

JOË BOUSQUET

# MYSTIQUE

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1973.*

*Je veux que mon langage devienne  
tout l'être de ce qui, en moi, n'avait  
droit qu'au silence.*

Mystique.

Les livres de Joë Bousquet nous lisent. Ils nous demandent beaucoup. On hésite à se jeter dans leurs textes inhabitables, « *intérieurement brûlés* ». Leur parole s'attise de notre souffle avec une inquiétante facilité.

Le début de ces livres ne commence rien. Leur fin n'achève rien, mais interrompt. Ils ne dévoilent pas ce qui « *fit la faiblesse de leur auteur devant la vérité* ». Ils consomment en eux, comme un « *cortège dérisoire et aussitôt affecté de néant* », tous les écrits qui les ont précédés, ainsi que les « *squelettes de projets qu'à chaque instant on forme sans le savoir* ».

Sentinelles étranges, leur origine nostalgique repose au sein d'une unité qui leur échappe et croise au large de toutes les idées, de tous les sentiments.

\*

En cette unité, comme une perle dans la mer notre conscience repose. Autour d'elle règne une inconcevable profondeur : une imminence, une absence.

\*

*Mystique* nous confronte à ce manque essentiel qui resterait inaperçu, s'il n'éveillait en nous l'écho d'une conviction : quand tout espoir est perdu, la foi devenue sans objet n'a pour support qu'un sursaut de la volonté. Sans se soucier de grâce divine, l'homme place de propos délibéré sa confiance en lui-même. Il se perd et se sauve en même temps.

L'écrit forgé par cet instant « *qui crée un monde et l'anéantit* » a droit d'être appelé « *mystique* ». Mais il ne porte pas le témoignage d'une rencontre avec la divinité : il prouve qu'un *homme s'est rencontré*.

Puisque dans cette découverte de soi-même l'homme, seul, est en jeu, Joë Bousquet nous propose de rééditer un coup de force dont son « *journal mystique* » est la trace. Mais ce texte n'est véritablement lisible que si nous acceptons de risquer l'aventure, et sa « beauté convulsive » ne doit au Surréalisme que les moindres de ses charmes : elle brille surtout de l'éclat de notre désir.

\*

*Mystique* est un livre intermittent. Il est parsemé d'une inconnaissable absence. Dès la première page, il *continue* sur le ton d'un monologue commencé bien avant notre intrusion. Monologue inhabituel, deux personnes parlent dans la même voix. Ce n'était pour nous qu'un silence semblable à la mort jusqu'à ce que Joë Bousquet, enlisé en ce silence par la moitié du corps, ait entrepris d'en traduire des bribes.

\*

L'aspect fragmentaire de ses livres « *traduits du silence* » tient à ce qu'ils ont conservé des lambeaux de la « *rumeur*

*majeure* » à laquelle ils furent arrachés. Avec effroi Bousquet voit se profiler sur les lignes qu'il est en train d'écrire la silhouette d'un « frère d'Ombre » qui tourne en énigmes ses paroles les plus limpides.

La moindre des phrases que prononce ce malheureux résonne avec des sonorités d'outre-tombe, on ne sait si c'est pour lui une grandeur ou un ridicule. Une incompréhensible solitude isole du reste de la littérature ses « œuvres de la nuit ». Elles n'entretiennent pas avec le temps et l'espace les mêmes rapports que les hommes et paraissent closes sur elles-mêmes : leur transparence est celle des miroirs et voile une intime opacité; leur mystère vient de si loin qu'on ne le remarque pas.

\*

Que *Mystique* soit une œuvre de la nuit n'implique pas qu'on ait à déchiffrer des formules opaques. Pour Joë Bousquet le célèbre *trobar clus*, la trouvaille close chère aux poètes d'Oc, n'était qu'un souvenir.

Bousquet, tout Carcassonnais qu'il était, ne s'est pas voulu poète occitan. Il ne cryptait pas plus sa pensée que n'importe quel autre poète français, et ne recherchait même pas les prestiges de la profondeur. Qu'on surprenne au détour d'une ligne de *Mystique* une ambiguïté, une affirmation équivoque, on n'en est nullement égaré : plutôt rasséréiné à la façon du voyageur qui, rejoignant la grand-route, s'aperçoit qu'il s'était perdu.

En explorant *Mystique* on est avec Joë Bousquet prisonnier d'un souci constant de clarté, de *classicisme*. On ne saurait reprocher à notre « ermite de Carqueyrolles » — la ville dont « toutes les rues mènent à l'endroit que l'on cherche » — une obscurité qui est entièrement de notre fait. N'est-ce pas le jour qui est l'œuvre de la nuit? Il faut s'attendre à ce que ce jour commence par éblouir.



\*

L'œuvre du fameux Carcassonnais est d'emblée familière, voisine en apparence, peu prodigue d'effets ostensiblement déconcertants. Un livre tel que le *Médisant par Bonté* mérite d'être considéré à l'égal d'un classique comme *Les Caractères* de La Bruyère. Gide ou Valéry ne s'y tromperent pas.

Pourtant Joë Bousquet est un méconnu. De toutes parts ce poète qui aimait le vent fait figure de déraciné, rejeté des siens, mal accepté des autres. Pour ses proches, il était d'une substance dont ils ne savaient pas si elle était assimilable. A Carcassonne on l'admirait trop, ou trop peu, pour le lire. Il se sentait étranger dans sa ville.

L'homme, poète, philosophe, écrivain, chroniqueur, critique d'art, essayiste, on ne sait... l'homme *inquiétait*. Il était accueillant vis-à-vis du monde entier, ouvert aux idées les plus diverses et les plus opposées. Des femmes l'ont passionnément aimé. Des hommes ont témoigné que « la rencontre de cette grande âme fut pour eux un événement bouleversant et un privilège infiniment précieux <sup>1</sup> ».

Pourquoi le redoutait-on? Pourquoi était-il inassimilable, isolé? Pour quelles raisons enfin se dessine autour de sa tête, en un siècle rompu aux audaces poétiques de ses pairs, l'auréole anachronique d'un poète maudit?

\*

Par un mouvement presque naturel, on a la tentation d'occulter, de garder pour soi et l'homme et l'œuvre dès qu'on les a découverts comme si, initié à l'usage d'une puissance indicible, on ne pouvait la partager avec d'autres sans risquer de la voir disparaître, ou comme s'il y avait à

1. Jean Cassou : préface à *Langage Entier*.

redouter l'ironie de ceux qui, pour une raison ou une autre, situent cet homme et cette œuvre *en-deça* de l'indicible.

\*

La porte de l'indicible, Joë Bousquet l'ouvre : c'est un fait qui aujourd'hui éclate. Rimbaud avait annoncé « d'horribles travailleurs ». Bousquet, sans conteste, est l'un d'eux : son œuvre en fait foi. Elle nous incite, aussi instamment que celle de l'auteur d'*Une saison en enfer*, à traduire par son intermédiaire un vertige, un silence, qui sont nôtres...

Mais combien s'en rendirent compte ? Sur quel plan de conscience ses « amis » réputés proches — tels les Surréalistes —, ont-ils compris Joë Bousquet, l'ont-ils admis, reçu, eux qui couvraient son lit de lettres et ses murs de tableaux ?

Comment se fait-il qu'ils aient laissé dans l'ombre ce « grand ami » dont ils chuchotent le nom d'un air pénétré : « Joë Bousquet ? Ah ! Oui... Joë Bousquet... » tout en tournant la tête ?

\*

Avec *Mystique* reparaît un homme à qui sa stature morale, sa pureté intransigeante, son génie et sa lucidité surtout, ont nuï : Joë Bousquet à qui son propre visage « pesait comme un masque d'argile » ne supportait pas qu'on vînt à lui masqué...

Exercé à déceler toutes les compromissions, son indulgence sans bornes était sans illusions. On n'avait pas besoin d'avoir lu *Le Médisant par Bonté* pour le sentir. Les victimes de ce « bon médisant » le craignaient moins pour leur réputation qu'elles n'étaient allègrement blessées par ses jugements imagés, lapidaires, d'un humour léger : Bousquet est l'homme de l'humour par amour...

S'il avait pu y participer, il aurait naturellement été chassé à brève échéance de mouvements littéraires dépourvus du sens de l'humour, intolérants à la critique, soucieux d'une publicité suspecte et peu regardants quant aux moyens de favoriser leurs ambitions « révolutionnaires ».

Il suivait pourtant avec attention l'activité de ses amis écrivains ou peintres engagés dans l'engrenage social auquel il refusait de se laisser prendre : la nostalgie d'un mouvement collectif aiguisait le regard de ce « baroudeur-poète-mystique » condamné à une prison plus terrible que celle de son corps paralysé : celle de ne pas trouver de compagnons à sa mesure.

\*

Ceux qui ont connu Joë Bousquet font toujours allusion à son « infirmité » ; lui, évoque souvent sa « blessure ».

Aussi longtemps que les relations qu'on entretenait avec lui ne l'obligeaient pas à se trahir, Bousquet retardait l'instant pénible de l'aveu : il différait le récit d'une histoire brève, tragique, que trois dates suffisent à résumer. On sait que la pitié déforme nos jugements et nous empêche de mesurer la vraie grandeur d'un homme en lui substituant la nôtre : gardons-nous de toute pitié pour conserver à l'histoire de Bousquet son importance réelle.

L'état civil fait naître Joë Bousquet à Narbonne le 19 mars 1897, de « quelques coups de serviette et un soupir », comme il dit. Enfance agitée, heureuse mais qui s'ouvre sur une adolescence difficile :

« ... A 18 ans déjà, sous toutes mes folies, au plus obscur des intoxications (morphine, cocaïne, éther) je retrouvais avec la même angoisse un désespoir si grand, si irraisonné et si plein de tout un ciel qu'il devait être comme la rançon de la joie véritable qui ensoleille aujourd'hui mon île déserte <sup>1</sup>. »

1. Lettres de janvier 1929 et mai 1936 à Carlo Suarès. Éd. Rougerie, 1973.

Sa jeunesse « *d'adolescent riche* » s'achève boulevard Malesherbes, devant la porte des Hautes Études Commerciales. La Première Guerre mondiale fait rage depuis un an. Une rumeur de bombardements, qui parvient jusqu'à Paris, détache le bouillant « *voyou carcassonnais* » d'un avenir de commerçant pour lequel il ne se sentait aucune vocation.

Il n'y tient plus et devance l'appel. Le voilà « *mobilisé, aspirant, parti comme un fou dans un régiment du 20<sup>e</sup> corps (156<sup>e</sup> d'infanterie) avec la haine de tout ce qui est militaire et un goût étrange de la poussière et de la mort* ».

Nous le retrouvons très vite « *costumé* » en sous-lieutenant, puis en lieutenant. A la croix de guerre reçue lors de son baptême du feu s'ajoutent — en vingt mois de présence au front! — plusieurs citations à l'ordre de l'Armée, trois étoiles, la médaille militaire, la croix de la Légion d'honneur : le lieutenant Bousquet s'est fait au jeu des coups de main, des missions-suicides, une réputation de *casse-cou dont la mort ne veut pas*. Il est un héros. Un vétéran. Il n'a pas vingt et un ans!

Mais il reste un désespéré, et son désespoir s'alourdit à peine du contenu d'une lettre qu'il garde dans la poche de sa vareuse pour la relire : la femme qu'il aime lui a écrit qu'elle sera morte lorsque sa lettre aura rejoint son destinataire, au front. Ce n'était pas la vérité. Mais Joë y croit : tout cela lui semble dans la logique de la condamnation qu'il sent peser sur lui :

« ... *Le héros des premiers jours était bien loin. Dans mon uniforme d'enfant joueur, avec ma pacotille de décorations j'étais un condamné, quelqu'un qui ne croyait pas à la vertu des projets que l'on formait pour lui...* »

\*

Condamnation qui prit effet le 27 mai 1918, à Vailly, dans l'Aisne. Une contre-attaque, en pleine déroute : « Tenir coûte que coûte! » sont les seuls ordres.

C'est le massacre : en jetant l'ordre de battre en retraite, Bousquet se lève pour mourir debout comme les Saint-Cyriens dont « il avait pris la place », au début de la guerre.

Une balle le cueille à l'instant où il se dresse. Il retombe, la poitrine traversée de biais par le plomb qui bouscule sa colonne vertébrale : « Ah ! J'ai senti alors que tout ce qui EN MOI N'ÉTAIT PAS, s'évanouissait ! »

Aux lèvres, un sourire mêlé de sang. C'est fini.

\*

... Non, tout commence : la balle terrible n'a fait qu'arracher le soldat Bousquet « à la vie, sans le donner à la mort ».

Ses hommes l'ont emmené sur une civière de fortune, sans écouter ses protestations ni la mitraille qui hache les buissons grâce auxquels, aidés de la nuit qui tombe, ils parviennent à faire retraite.

A l'hôpital américain de Ris-Orangis où le blessé a échoué par hasard, on ne désespère pas de le sauver. Il survivra. Dans quel état ?

\*

... Paralysé et insensible de la taille jusqu'aux pieds, Joë Bousquet a commencé une seconde vie. Il comprend vite que l'espoir ni les prothèses, la « langouste nickelée », ne sont de mise.

Il se retire pour vingt-cinq ans dans cette chambre de la maison de son grand-père Cazanave, rue de Verdun à Carcassonne, la chambre dont on trouve dans *Mystique* une description signée de Joë Bousquet lui-même.

Il y meurt le 28 septembre 1950. Sa mort mit plus de trente ans à le rejoindre, contrainte à ce retard par l'épanouissement de l'œuvre de langage peut-être la plus remarquable de notre époque.

\*

Ce que furent ces trente années, essayons de l'imaginer : avec l'espoir de guérir s'en vont les façons de sentir, de jouir, de prévoir, des hommes sains. L'amour se réduit à un douloureux désir quand le corps « *ne comprend plus ce qu'on attend de lui* ». Nulle activité physique ne rythme plus la durée ; l'espace, désormais infranchissable, se révèle incrusté dans la mémoire. Rien ne distingue le *rêve*, de la *veille*.

A cette réalité sans aucun de nos repères habituels, et qui ressemble à une « *vision du monde dans les yeux d'une image* », s'ajoutent des sensations nouvelles, inexprimables. La plus impressionnante est celle d'habiter un corps dont une moitié perceoit l'autre à la façon des *objets extérieurs*.

\*

Passée la tentation du suicide, le poète confie à sa vitalité naturelle le soin d'exploiter son désespoir. Il entreprend de « *naturaliser* » sa blessure, de vaincre l'espace et le temps avec les ressources qui lui ont été laissées : parler, penser, sentir, aimer — de loin, à sa manière — et surtout *écrire*, ce qui donne une existence à cette vie désincarnée : voilà désormais les moyens « *d'enfanter l'homme nouveau* ». Le journal de cette singulière « maternité », que le poète ne considérait nullement comme une rééducation, emplira des cahiers à couverture symboliquement blanche. Ces « *Cahiers blancs* » précieux entre tous puisqu'ils sont le support physique d'une renaissance, une fois reliés s'appelleront *Mystique*.

\*

*Mystique* était un livre destiné à un usage privé, intime. Au moment de sa mort, l'écrivain se préparait à en livrer, parcimonieusement, quelques extraits...

Au milieu de l'activité littéraire de Joë Bousquet, quelle place occupait ce livre? Le manuscrit, à la page 22, nous l'explique :

« Ce livre-ci, c'est le foyer d'alimentation : un texte qui pourra à chaque instant paraître sous sa forme pure d'un journal mystique : où déjà, la donnée sera objectivée et mise dans son éclairage. C'est-à-dire que je draine ici les éléments cueillis dans les petits cahiers et celui de critique ; et que je m'efforce de composer ces données dans le Galant de Neige et dans le livre bleu (...) »

\*

Qualité insolite que celle d'un livre se présentant ainsi comme foyer et comme lieu de passage, à l'image d'une plaque tournante où se rassemblent et s'éparpillent les éléments de toute une création littéraire.

La concentration associée à l'éclatement est la marque du génie méditerranéen. Joë Bousquet lui appartenait tout entier. Il n'ignorait ni la tradition arabe, ni la Cabale — c'était un passionné lecteur de Lulle —, ni le Catharisme. Et si son immense culture s'étendait jusqu'à des mystiques du Nord comme Eckhart ou Suso, à des écrivains comme Novalis ou Hölderlin, à des philosophes comme Fichte ou Hegel, à Shakespeare, au théâtre élizabéthain, c'était dans la mesure où toute pensée, par un aspect ou un autre, avoisinait la sienne, la rejoignait en excitant son universelle curiosité.

\*

Concentration/éclatement : cette constante protéiforme couvre l'œuvre du poète immobilisé, s'étend sur sa vie, l'oriente. Beaucoup de ses écrits stupéfient par l'évidence d'un langage en lequel les idées les plus antinomiques font alliance. On ignore d'où provient l'aisance consommée de ce langage dans les livres mis en forme par leur auteur, tels

que *La Tisane de sarments* ou *Le passeur s'est endormi*. En revanche, *Mystique* ne nous dissimule pas le processus qui a « pétri » une aussi troublante démarche intérieure, car ce n'était pas un livre public : les incertitudes, les hésitations, les méandres de la recherche nuisent au mythe de virtuosité du texte accompli. Dans un texte de pure réflexion personnelle ce sont faiblesses permises.

Faiblesses toutes relatives : combien d'écrivains souhaiteraient d'*avoir des faiblesses avec la même sûreté* que Joë Bousquet ! Pour nous, lecteurs, elles n'ont pas de prix, puisqu'elles trahissent en quelle expérience ignorée est entée sa poésie : l'expérience d'un homme dont le corps abrite un être et une existence que leur désaccord précipité par l'infirmité contraint de se dénoncer mutuellement.

Bousquet aura rendu compte pendant trente ans des démêlés d'un homme aux prises avec ce qu'il est !

\*

*Mystique* est donc un livre contemplatif où le poète blessé cherche la racine de la connaissance sensible — la racine de notre vision du monde — afin de modifier le monde dans la mesure où ce changement voudra bien accompagner un changement de *celui qui voit, qui connaît*.

Chaque ligne des *cahiers blancs* rend à la vie d'un homme une dimension compensant celle dont sa blessure l'amputa...

... Et s'ouvrent des horizons qui retirent à la blessure son *aura* pathologique : Joë Bousquet découvre que « *tous les hommes sont blessés comme lui* ». Son rôle personnel se réduit à en prendre conscience :

« *Nous ne sommes séparés du monde que parce que nous le sommes de nous-mêmes ; une blessure n'est que cette séparation, et c'est parce que nous sommes blessés que nous ne pouvons aimer qu'en blessant.* »



\*

Le pas fondamental est fait. Il trouve aussitôt son expression dans une démultiplication du *Je parlant* au cours du même énoncé. Cette habitude si typique de l'écriture bousquetienne n'a pas de quoi laisser perplexe. L'inconnu qui se cache derrière l'alternance des *Je, Tu, Il, Nous, Vous*, ou s'indéfinit dans un *On* (qui n'a rien d'imprécis), ou s'éclipse derrière une maxime autonome, n'est qu'un inconnu de langage : et nul ne sait qui parle réellement par la voix d'un écrivain.

En ce sens la rhétorique s'impose comme un jeu vital au cours duquel la parole travaille à retrouver son unité. Ce qu'on pourrait prendre pour des tics langagiers résulte chez Joë Bousquet de la simple nécessité d'assumer « *le salut d'une parole* », de reconquérir un « *langage entier* ».

\*

L'intuition de la blessure se met progressivement à irradier. Elle devient le fil qui permet à Joë Bousquet de ravauder ses sensations lacérées. En elle s'incarne l'intuition d'une unité qui sous-tendait le monde à l'instant originel. Hors de la durée, le poète restaure cette unité en prenant sur lui ce qui l'a brisée :

« *En-deçà de tout ce que je suis MON ÊTRE EST DANS LE SEIN DU MONDE COMME UNE PLAIE QUE JE N'AI PAS PU REFERMER SANS ME BLESSER MOI-MÊME.* »

Dernière mutation, la blessure acquiert par ces quelques mots l'envergure cosmique. Elle ouvre sur les secrets de l'univers dont elle est la clef par défaut, la « clef perdue », et restituée au monde sensible sa cohérence :

« Un grand secret : je me suis aperçu que la cohérence du monde était ce que je lui ajoutais. C'est un drame que

d'arriver à le dire. Pour le rendre sensible, il te faut dans le même instant créer un monde et l'anéantir. »

\*

L'enjeu est grave. Avant de nous offrir de tenir les promesses qu'il fait, Joë Bousquet les a tenues d'abord pour lui-même. Leur invraisemblance étaye une vérité qu'on pressent.

Le lieutenant frappé est « devenu sa blessure », il a réellement « été changé par un petit lingot de plomb » : par la mort de celui qu'il avait cru être et par le long sommeil en lui de sa mort.

Si l'on ne saisit pas toujours l'ensemble des conséquences de ce qu'il dit, le ton que le poète a trouvé — ou accueilli — pour *dire* suffit à convaincre que sa parole mérite d'être écoutée : nul ne peut se vanter de rester insensible au *ton de l'outre-noir*, car il éveille en nous ce qui est destiné à nous survivre.

\*

Bousquet mettait parfois des années à déplier ce qu'il lui avait fallu jeter sur le papier. Quand ce qu'on écrit vient de plus loin que la pensée, elle ne le comprend souvent que longtemps après. Les premiers lecteurs de Joë Bousquet lurent ses livres avec l'arrière-pensée que leur auteur était infirme. En nous penchant aujourd'hui sur les textes qu'il nous a légués, ce n'est plus sur un malade que nous nous penchons.

Ce qu'ils découvrent d'eux dans les déclarations du poète rejoint même les humains qui ne se croient pas concernés. Ils consentent à avouer que les blessés les plus graves sont ceux qui ont perdu les moyens de connaître leur blessure.

Face à la « *découverte somnambulique de l'apparence* », nous voici penchés sur nous-mêmes.

*Mystique* de ce fait dépasse la réalité commune du langage : communication, création littéraire, réflexion philosophique, etc. C'est un livre qui jette l'homme en situation de *survivant*, à peine plus alerte qu'un paralytique. Ses pages discontinues, comme les cailloux du Petit Poucet décrivent un trajet auquel il est nécessaire que nous apportions notre vie afin d'en retirer notre *survie*.

\*

Cette *survie* demeure notre création individuelle, inconnaissable aussi longtemps qu'elle n'a pas eu lieu. Mais lorsque nous affronterons sa présence, aventurés sans réserve sur l'abîme inconnu, elle sera notre secret.

Comment un texte tel que *Mystique* se fait-il l'instrument d'un rendez-vous avec nous-mêmes ? La cohérence de *Mystique* est « ce que nous lui ajoutons », mais par quelle méthode ?

L'homme d'Oc « *inscrit sur l'objet le signe même qu'il en veut retirer* ». Il puise en soi des ressources de sens qui ne lui appartiendront que s'il les offre à ce qui les espère.

Bousquet ne procède pas autrement : l'ambiguïté des hasards, il la vit sur le mode de « l'indispensable cohérence intime » que « tout devra signifier ».

L'homme tel que le conçoit le poète est désespéré, car « l'espoir est une propriété des objets ». Mais le désir est le propre de l'homme.

\*

Il faut venir à l'œuvre de Bousquet avec la mentalité du voleur qui se mêle aux familiers d'une maison pour découvrir quelle forme prendra son larcin.

A force de parcourir un langage semblable « *à un troupeau sur lequel plane le regard d'un aigle de feu* », « *une terre de rapports hasardeux, fragiles et profonds comme la musique* », on retrouve

le sens de l'orientation. Nos astres personnels attendent en nous qu'il « *fasse assez noir* ».

Quand le silence nocturne s'est épaissi, s'est fait chair, le lien cherché s'y dessine comme il s'est dessiné en Joë Bousquet. C'est alors que nos habitudes, nos sentiments, le jeu de nos réflexions, sont contaminés. Chaque être humain ayant fait son entrée critique dans ce qui n'est connaissable qu'à lui, ses réflexions et ses sentiments « n'ont plus licence de se poser ».

Ainsi celle qu'on aime n'est plus celle dont on est l'amour :

« *Je vous aimais avec mes yeux  
Mon amour en aimait une autre  
Que me reste-t-il de vous deux* »

chantonne le poète de *La Connaissance du Soir*.

\*

Les notations les plus fugaces des livres qui nous lisent sont le reflet de l'essentiel. « *L'abîme est sous la chanson* ».

C'est la nouvelle manière — la « poétique » — de soutenir son (notre) rapport au monde que Joë Bousquet prépare en se faisant le « *bouc émissaire du langage* ». On doit consentir à n'apercevoir d'abord qu'un éclair fugitif — comme l'écrivain l'aperçut — entre une anecdote et son écrin de pensées.

Puis on comprend que Joë Bousquet est par excellence l'homme dont la chair s'est faite verbe. Il est passé dans ses livres tout entier, reliant son être à celui des autres hommes à travers une existence de page imprimée et « *des douleurs de carton* » selon son expression.

Cette relation n'est pas figée : elle varie au gré de notre liberté regagnée. A partir du conte où se « *lit la vie* » rayonnent d'innombrables chemins. Ce qui s'appelait *ragots* prend l'éclat du *mythe*. L'éclat d'une vérité qui n'a pour exister



# JOË BOUSQUET

## Mystique

Joë Bousquet eut « la colonne vertébrale proprement pincée » par une balle allemande, le 27 mai 1918. A vingt ans il entra dans une existence immobile, où le temps et l'espace ne permettaient plus de distinguer le rêve de la veille, faute de points de repère.

Non sans hostilité la vie et la mort cohabitèrent dans son corps durant trente-deux années qu'il employa à restaurer sa vie ruinée. En homme d'Oc persuadé que l'Absolu pour l'intelligence est double en ses avenues, Joë Bousquet se rendit compte que si la pensée apparaît communément comme le produit du temps, de l'espace et des causes, « *temps, espace et causes peuvent aussi bien être regardés comme des produits de la pensée* ».

Fort de cette découverte, il entreprit de « *naturaliser sa blessure* », c'est-à-dire de l'intégrer à sa vie en sorte qu'elle y prît le caractère de la nécessité. A cet effet, il fallait un outil, un outil disponible de toute urgence : Joë Bousquet eut recours au langage, à la parole, à l'écriture. Ainsi commença *Mystique*, œuvre posthume, et peut-être la plus importante que nous ait laissée l'étrange blessé de Carcassonne.

*Mystique* éclaire d'un jour puissant l'activité d'un écrivain dont l'unique préoccupation littéraire fut de retirer ce qu'il y a d'éphémère dans l'énoncé de vérités accidentelles, bref « *de rendre la vérité inoubliable* ». Et c'est seulement sous cet angle que Joë Bousquet entendait être considéré comme un poète : il se déclarait volontiers « *poète par raccroc* », moins « *grand poète* » que « *très poète* ».

X. B.



9 782070 285242



73-X

A 28524

ISBN 2-07-028524-3

Extrait de la publication